

## **Le développement identitaire chez les étudiants issus des minorités : le cas de l'État de New York.**

Clémentine Berthélémy

Université Aix-Marseille

LERMA EA 853

*Résumé : La présente étude prend appui sur un travail de recherche mené à l'échelle de l'État de New York. Celui-ci a impliqué une investigation de terrain dans cinq universités différentes (Canisus College, SUNY University at Buffalo, University of Rochester, Syracuse University, Columbia University) dont l'objectif premier fut d'éclairer sur le sens de l'expérience universitaire et sur la complexité des dynamiques identificatoires chez les étudiants afro-américains, hispaniques et asiatiques-américains. Pour ce faire, nous avons privilégié une approche qualitative grâce à laquelle nous avons pu dégager des pistes de réflexion intéressantes. De quelle manière ces étudiants conçoivent-ils leur entrée à l'Université ? Par quels moyens parviennent-ils à se faire une place dans ce nouvel environnement qui témoigne aujourd'hui d'une diversité croissante et qui exige des administrations une réflexion holistique sur le sens même de la diversité et sur les moyens de sa gestion ? En quoi les associations ethniques étudiantes (clubs, fraternités ou sororités) représentent pour ces étudiants, une sphère identitaire sans égale ? Telles sont les questions auxquelles cette étude tentera de répondre.*

Le campus universitaire est un lieu privilégié pour l'étude des questions relatives aux dynamiques interactionnelles et identitaires, en particulier aux États-Unis où il fonctionne, sans contredit, à l'instar d'une microsociété. En effet, le milieu universitaire nord-américain est un lieu de vie à part entière, où l'expérience étudiante ne s'arrête pas aux salles de cours, mais se poursuit à travers notamment les nombreuses activités extrascolaires proposées aux étudiants. En somme, on vit sur le campus, on y étudie, on y consomme, on s'y divertit et surtout, on s'y crée de nouvelles relations sociales. Le cadre de vie de l'étudiant ne se limite plus à celui de sa famille, de son quartier ou de son lycée, mais à celui de l'Université et de son campus. Seulement, ce changement de

cadre de vie peut s'avérer déroutant pour certains étudiants qui se retrouvent alors plongés dans un monde dont ils n'ont encore jamais fait l'expérience et dans lequel ils doivent désormais tenter d'exister.

Les thèses psychosociales, développées dans ce domaine, nous permettent également de considérer le cycle universitaire comme une période charnière du processus de construction identitaire. Dans le contexte actuel, où les préoccupations sur l'identité sont au cœur des débats sociologiques, les écrits du psychanalyste américain Erik Erikson structurent toujours les questionnements sur la genèse de la construction identitaire et permettent d'affirmer que la fin de l'adolescence représente une phase de développement au sein de laquelle les remaniements psychiques et les questionnements existentiels sont au premier plan. Selon cette perspective, ces « adultes émergents »<sup>1</sup> seraient donc fortement animés par une exploration identitaire singulière nécessitant de répondre à l'éternelle question existentielle : « Qui suis-je ? »

Eu égard à ce qui précède, nous pouvons raisonnablement considérer le campus universitaire américain comme un *laboratoire social* tout à fait intéressant à observer. Tout d'abord, nous tenterons de démontrer, à partir des résultats recueillis par notre enquête de terrain, en quoi l'entrée à l'Université constitue un « réveil ethnique » pour les jeunes issus des minorités ethnoraciales (afro-américaine, hispanique, asiatique-américaine). Nous discuterons du poids du contexte pré-universitaire sur l'émergence des identités ethniques et sur leur développement. Enfin, nous nous pencherons sur les associations ethniques étudiantes qui représentent assurément des foyers de ressourcement identitaire importants pouvant, selon le contexte, être manipulés à des fins socio-stratégiques.

### ***L'entrée à l'Université ou le réveil des identités***

Si pour les jeunes adultes, l'entrée à l'Université représente le moment de la réalisation voire de la redéfinition identitaire, pour les étudiants afro-américains, asiatiques et hispaniques interrogés, elle marque bien souvent le début d'une quête

---

<sup>1</sup> Jeffrey Jensen Arnett, « Emerging Adulthood: A theory of Development From the Last Teens Through the Twenties », dans *American Psychologist*, vol. 55, n°5, mai 2000, p. 469-480.

identitaire au cœur de laquelle l'élément ethnique occupe une place prépondérante. Pour ces derniers, la question n'est pas tant : « Qui-suis-je ? », mais plutôt « Qui suis-je *en termes ethniques* ? » ou dans une autre mesure, « Qui suis-je *en tant qu'étudiant afro-américain ? hispanique ? ou asiatique américain ?* ».

Si le facteur ethnique semble s'être imposé dans leur questionnement existentiel et semble mobiliser leur attention, c'est surtout qu'à ce moment précis et dans ce contexte particulier, il devient aussi important *pour les autres*. Beverly Tatum, auteure de *Why Are all Black Kids Sitting Together in the Cafeteria* et spécialiste du phénomène identitaire chez les étudiants, expose cette idée en ces termes :

Si vous demandiez à mon fils de dix ans, David, de se décrire, il vous dirait beaucoup de choses : qu'il est intelligent, qu'il aime les jeux vidéo ou qu'il a un grand frère. En tête de liste, il mentionnerait qu'il est grand pour son âge. Il ne vous dirait certainement pas qu'il est noir, bien qu'il en ait conscience. Pourquoi mentionner sa taille et non le groupe racial auquel il appartient ? [...] A dix ans, la notion de race n'est pas encore essentielle pour David, parce qu'elle ne l'est pas pour les autres... mais, elle le deviendra.<sup>2</sup>

Ce processus de développement identitaire n'en reste pas moins complexe, car il s'apparente à bien des égards à « un jeu de construction et d'assemblage, à un grand puzzle »<sup>3</sup>. Pour les étudiants issus des minorités, il convient donc de se forger une identité individuelle, qui comme précisée par Arthur Chickering, « demande de prendre en ligne de compte son héritage familial et ethnique, et de considérer que l'on appartient à un environnement social et historique »<sup>4</sup>. Par ailleurs, notre enquête de terrain a révélé qu'à l'Université, cette prise de conscience se déclenche souvent de manière quasi spontanée chez ceux pour qui la découverte de ce nouvel environnement s'est apparentée à un véritable « choc culturel ». On ne peut en définitive saisir toute la portée de cette notion de « choc », sans la rapprocher du contexte pré-universitaire. En effet, cette variable (qui dans notre étude désigne les habitudes interactionnelles

---

<sup>2</sup> Beverly Daniel Tatum, *Why Are all Black Kids Sitting Together in the Cafeteria?*, Basic Books, New York, 1997, p. 54. « If you were to ask my ten-year-old son, David, to describe himself, he would tell you many things; that he is smart, that he likes to play computer games, that he has an older brother. Near the top of his list, he would likely mention that he is tall for his age. He would probably not mention that he is Black, though he certainly knows that he is. Why would he mention his height and not his racial group membership? [...] At ten, race is not yet salient for David, because it is not yet salient for society. But it will be ».

<sup>3</sup> Arthur W. Chickering, Linda Reisser, *Education and Identity*, San Francisco, Jossey-Bass Publishers, 1993, p. 48.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 19. « [Establishing identity] includes reflecting on one's family of origin and ethnic heritage [...] and seeing self within a social and historical context ».

passées, le lieu de résidence et le type d'établissement secondaire fréquenté) a déterminé, pour un grand nombre d'interviewés, le moment de leur réveil identitaire. D'ailleurs, analysé à la lumière du contexte new yorkais, cet argument se vérifie aisément et de manière particulièrement frappante :

En mars 2014, John Kucsera et Gary Orfield, chercheurs du Projet sur les Droits Civiques, de l'Université de Californie (U.C.L.A), affirment dans leurs travaux<sup>5</sup> que l'État de New York regroupe le plus grand nombre d'écoles primaires et secondaires où règne une ségrégation raciale et socioéconomique :

Bien que la proportion d'élèves blancs dans les écoles publiques de l'État de New York ne cesse de diminuer ; passant de 63% en 1989 à 50% en 2010, l'étudiant blanc moyen reste scolarisé, en 2010, dans des écoles où 80% de ses camarades de classe sont blancs, ce qui indique que le degré élevé de séparation demeure peu ou prou inchangé. Pour l'ensemble des groupes raciaux, la diminution du degré d'exposition aux Blancs s'explique en partie par la réduction de la part globale des inscrits blancs au sein des écoles publiques. Néanmoins, dans l'État de New York, l'élève noir moyen et l'élève latino moyen sont encore sous-exposés aux Blancs, et ce, de manière disproportionnée, alors que l'élève blanc moyen est démesurément surexposé aux Blancs. Pour les élèves noirs et latino de l'État de New York, le contact avec les élèves blancs est plus rare que dans d'autres états où la représentation d'étudiants non-blancs y est plus grande.<sup>6</sup>

Selon les auteurs, cette situation alarmante résulterait d'un manque de mesures préventives et correctives de la part de l'État de New York :

Depuis les 20 dernières années, la plupart des efforts entrepris pour la déségrégation au sein de l'État de New York et de ses « 5 Grands Districts Scolaires » [Buffalo, New York City, Rochester, Syracuse et Yonkers] ont été abandonnés, alors que la part des minorités continue à augmenter [...].<sup>7</sup>

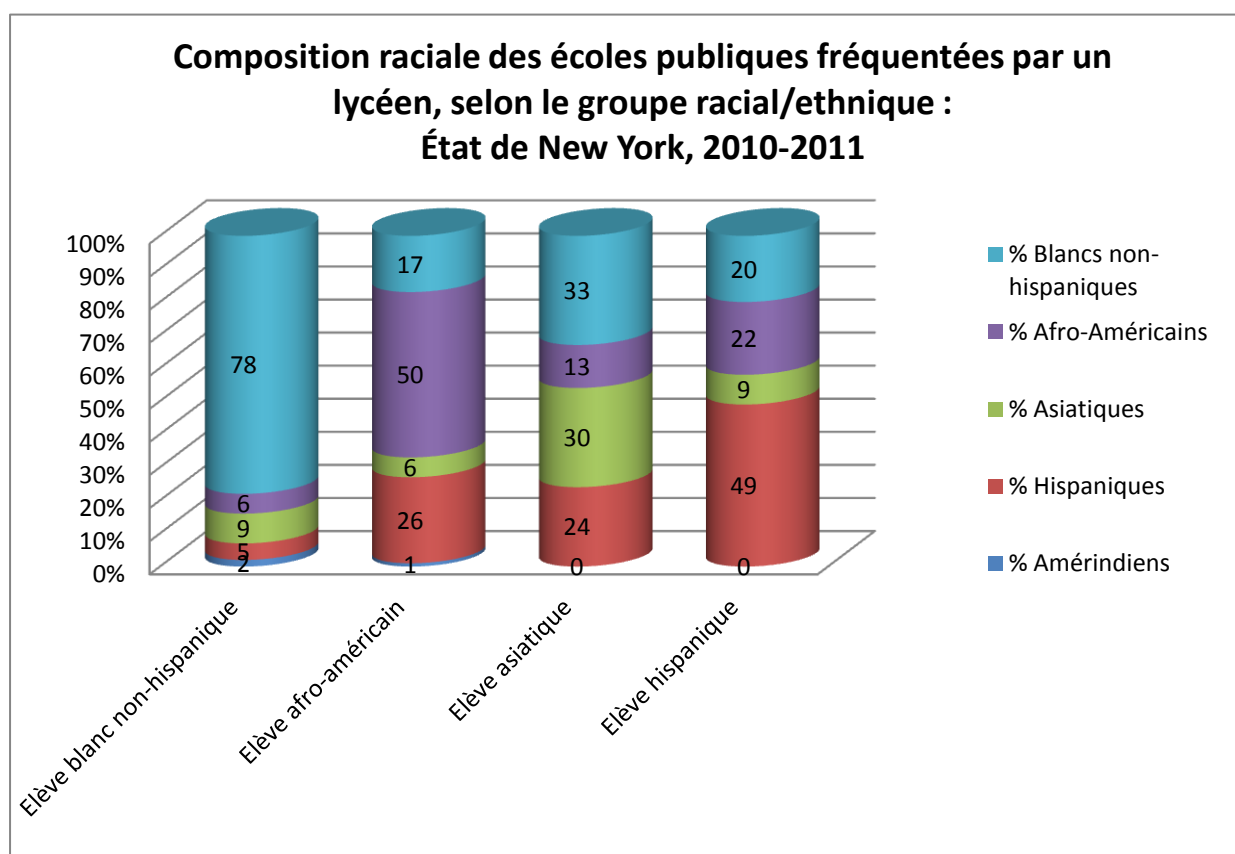
---

<sup>5</sup> Les chiffres présentés dans les travaux de Kucsera et Orfield se basent sur ceux du *Common Core of Data* (CCD) publiés par le National Center for Education Statistics (NCES).

<sup>6</sup> « Although the proportion of white students in New York public schools has steadily decreased from 63% in 1989 to 50% in 2010, the typical white student continues to attend schools in 2010 where around 80% of their classmates are white, indicating a somewhat unchanged high degree of isolation. The decrease in exposure to white students for all racial groups is due in part to the decrease in the overall white share of public school enrollment. However, the typical black and the typical Latino student are still disproportionately underexposed to white students in New York, as the typical white student is disproportionately overexposed to other white students. The contact with white students for the typical black or Latino student in New York State is lower than in other states with higher proportions of nonwhite students ». John Kucsera, Gary Orfield, « New York State's Extreme School Segregation: Inequality, Inaction and a Damaged Future », The Civil Rights Projects, mars 2014, p. 41, disponible sur : <http://civilrightsproject.ucla.edu/research/k-12-education/integration-and-diversity/ny-norflot-report-placeholder/Kucsera-New-York-Extreme-Segregation-2014.pdf> , (consulté le 12 avril 2014).

<sup>7</sup> « Over the past 20 years, most desegregation efforts in the state of New York and the 'Big 5' public school districts have been abandoned, as minority proportions continue to rise [...] ». *Ibid.*, p. 27.

En guise d'illustration, nous présentons ici sous forme de diagramme les données quantitatives<sup>8</sup> exposées par John Kucsera et Gary Orfield. Elles rendent clairement compte de la composition raciale (en pourcentages) des écoles publiques fréquentées par les élèves afro-américains, hispaniques, asiatiques et blancs non-hispaniques, dans l'État de New York.



Par conséquent, et d'après ces chiffres, même en estimant qu'un certain nombre d'étudiants à l'Université n'ait pas effectué ses études secondaires au sein de l'État de New York, il reste une proportion non négligeable d'étudiants new yorkais susceptibles d'avoir vécu des situations d' « extrême ségrégation »<sup>9</sup>. Pour ces derniers, leur manque d'expérience en matière de diversité a pu créer des habitudes interactionnelles et des identités particulières qui demanderont, sous l'influence du contexte universitaire, à être remodelées et repensées.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p.42-48.

<sup>9</sup> L'expression est empruntée au titre de l'étude de John Kucsera et Gary Orfield.

En d'autres termes, la majorité des étudiants issus des minorités, avec lesquels nous nous sommes entretenus, n'a pour ainsi dire peu voire même jamais fait l'expérience de la diversité, hormis peut-être celle de leur propre groupe d'appartenance, d'où l'idée de « choc culturel ». Cet état de fait a inévitablement eu un retentissement majeur sur la perception du campus universitaire mais également sur la manière dont les questions identitaires se sont imposées et résolues.

C'est ainsi que la majorité des étudiants afro-américains, hispaniques et asiatiques rencontrés, ont dû trouver les moyens nécessaires à la gestion du statut de « minorité ». En effet, nombreux sont ceux qui sont passés d'un environnement scolaire où ils représentaient une part importante du corps étudiantin, à un environnement où ils sont devenus numériquement minoritaires. Les trois communautés étudiées ont déclaré que pour pallier ce manque de visibilité, elles avaient privilégié le développement d'une identité de groupe (collective), en se tournant vers les pairs ethniques. C'est donc dans cette recherche de similarité, d'interdépendance et de proximité qu'elles ont pu, selon elles, entamer leur parcours universitaire sous les meilleurs auspices. Il ne s'agit ni plus ni moins que d'une reproduction des schémas interactionnels et sociaux dont ces étudiants ont l'habitude et qu'ils maîtrisent déjà. Cette pratique fait d'ailleurs écho au concept de l'*homophilie*, qui considère que la similitude entre les individus est un puissant moteur aux appariements. Néanmoins, rappelons qu'à ce moment précis, cette similarité recherchée ne se base pas tant sur le contenu culturel du groupe ethnique mais davantage sur *les expériences communes* liées à l'appartenance ethnique ou au statut de minorité.

Ce mode de construction identitaire via l'interdépendance et la proximité au groupe d'appartenance, pose indéniablement la question de la cohésion du corps étudiantin intimement liée à celle des interactions interraciales. Interrogés sur leur relation avec le reste du corps étudiantin, les étudiants ont déclaré que la proximité au groupe ethnique n'était pour eux ni la marque d'un prétendu refus d'intégration à la communauté étudiante ni le signe de pratiques d'exclusion ou même d'auto-exclusion. D'ailleurs, il est apparu que l'immersion au sein du groupe d'appartenance n'était pas un moyen suffisant à la réalisation identitaire personnelle. Celle-ci semble plutôt se construire à partir d'un jeu de différenciation, entre les membres et les *outsiders*, qui s'exprime dans l'interaction sociale.

Cette pratique reprend en définitive les principes de la théorie de l'anthropologue norvégien Fredrick Barth, selon laquelle l'ethnicité ne se construirait que dans l'altérité et que pour ce faire, il serait nécessaire d'établir une « frontière ethnique »<sup>10</sup> (*ethnic boundary*) entre l'intérieur du groupe et l'extérieur, entre les membres et les non-membres. En d'autres termes, les identités ethniques ne se mobiliseraient qu'en référence à une altérité et impliqueraient toujours l'organisation de groupements dichotomiques « Nous-Eux ».

Or, comme nous le savons, la fréquence des contacts interethniques sur le campus, dépend inévitablement des possibilités d'interactions qui s'offrent à l'étudiant. La logique voudrait qu'une université composée d'un corps étudiant diversifié permette aux étudiants de faire l'expérience de la diversité et donc de marquer sa distinctivité. Or, notre enquête de terrain et les nombreux entretiens ont révélé qu'une diversité structurelle (c'est-à-dire « numérique ») n'impliquait pas forcément une augmentation des interactions interraciales. Cela ne remet nullement en doute l'importance d'un corps étudiant ethniquement divers, ni même les efforts entrepris par les universités pour le recrutement des minorités et la création d'un campus inclusif. En revanche, il semblerait que si l'on souhaite évaluer le taux d'interaction interraciale en lien avec la diversité d'un établissement, celle-ci ne devrait pas être réduite à une valeur numérique, au risque de faire apparaître des résultats qui tendraient à présenter la diversité comme un frein à l'interaction. L'argument est en réalité tout autre. En effet, il semblerait que la notion de diversité devrait préférablement être appréhendée comme le *degré à partir duquel le campus devient un environnement propice aux échanges interraciaux*. En somme, les chiffres peuvent témoigner d'une grande diversité ethnoraciale, sans pour autant qu'ils ne se traduisent par une fréquence plus importante des échanges interraciaux. C'est peut-être précisément sur ce point, aujourd'hui, que les universités éprouvent la plus grande difficulté à concevoir la diversité en tant que valeur non quantifiable comme nous le confirme ici Nancy Cantor<sup>11</sup>, présidente de l'Université de Syracuse :

---

<sup>10</sup> Fredrik Barth, « Les groupes ethniques et leurs frontières » dans *Théories de l'ethnicité*, Philippe Poutignat, Jocelyne Streiff-Fenart, Presses Universitaires de France, 1995, p. 205-248.

<sup>11</sup> À l'issue du cas *Fisher v. University of Texas*, le Département d'Éducation américain a organisé en septembre 2013, une table ronde visant à faire le point sur les méthodes de mise en œuvre des programmes de discrimination positive à l'Université. Nancy Cantor, alors présidente de l'Université de Syracuse, s'y est exprimée quant aux difficultés d'interprétation des questions relatives à la gestion de la diversité.

C'est en fait extrêmement difficile de rendre compte [de la diversité] sans penser en termes de quotas...et ce n'est certainement pas ce que nous voulons faire. Une des façons de savoir si on y est parvenu est de se demander si l'on a réussi à créer une atmosphère, sur le campus, au sein de laquelle le dialogue peut s'établir [...] [À l'Université de Syracuse] Nous réfléchissons surtout à comment composer une classe dans un cadre de réflexion holistique qui conduit à, ce que Susan Sturm appelle, « une architecture de l'inclusion », où la culture du campus reflèterait si bien la diversité qu'elle briserait les stéréotypes. Ceci n'est pas une mince affaire.<sup>12</sup>

En somme, il apparaît que la création d'un campus divers et inclusif, aux interactions interraciales harmonieuses, permettant une réalisation identitaire « complète » reste l'une des pierres d'achoppement des administrations universitaires américaines.

### *L'association ethnique : sphère d'expression identitaire*

L'étude menée sur le terrain a mis en exergue le rôle important que peuvent jouer les associations ethniques dans le développement identitaire (individuel et collectif) des étudiants issus des minorités. Ce type de rassemblement étudiant confère aux membres, non seulement un sentiment d'appartenance au groupe ethnique, mais également un sentiment d'appartenance à la communauté étudiante en les impliquant activement dans la vie du campus (contacts fréquents avec l'administration universitaire, organisations d'événements culturels...). Conscientes du défi que peut représenter l'insertion au monde universitaire (tant sur le plan académique que social) les associations étudiantes se proposent donc d'accompagner le jeune en lui offrant un espace de réconfort, en somme : « a home away from home ». La cohésion entre les membres est d'ailleurs parfois si forte (surtout au sein des fraternités et sororités) qu'ils se considèrent entre eux comme « membres d'une même famille ». Cette recherche de soutien moral fut d'ailleurs un des arguments majeurs justifiant l'adhésion des personnes interviewées.

---

<sup>12</sup> « It's actually extremely hard to know how to document (diversity) without thinking in quotas terms ... which we certainly don't want to do. So part of the way you know when you "get there", is that you actually have created a campus culture where the kinds of dialogues can take place [...]. And when I talk with our admission folks what we are talking about is really how you think holistically about composing a class that creates what Susan Sturm at Columbia Law School would call an "architecture of inclusion" where the culture on campus reflects so much variety that those stereotypes get broken down. And that, is hard to do ». Nancy Cantor, « Creating and Supporting Diversity in Higher Education », Washington, 27 septembre 2013, disponible sur : <http://higheredtoday.org/2014/01/15/creating-and-supporting-campus-diversity/>, (consulté le 9 mai 2014).



Parce qu'elle permet une proximité sans commune mesure avec les pairs ethniques, l'association étudiante fonctionne à la fois comme un moyen de *ressourcement identitaire* (possibilité de parler la langue d'origine, activités et célébrations culturelles etc.) et comme un *déclencheur* de l'identité. L'association permet aux membres d'entrer dans une étape du développement identitaire que James Marcia avait nommée « l'exploration »<sup>13</sup>. À travers les nombreux événements culturels organisés sur le campus par l'association, les membres découvrent ou *redécouvrent* les marqueurs de leur identité ethnique.

Il fut par ailleurs intéressant de constater qu'un nombre important d'étudiants, membres d'associations ethniques, instrumentalisaient leur adhésion pour affirmer voire confirmer leurs choix en matière d'appartenance ethnique. Ces adhésions dites *stratégiques* furent particulièrement fréquentes chez les étudiants dont les deux parents appartiennent à des catégories ethno-raciales différentes ou encore chez les étudiants dont l'appartenance ethnoraciale est souvent source de confusion. Cette pratique rappelle que les choix en matière d'identité et d'appartenance ne sont finalement jamais neutres ni même dépourvus de l'approbation et de la validation de l'« Autre ». À ce sujet, Wallerstein précisait d'ailleurs : « l'appartenance à un groupe ethnique est affaire de définition sociale, d'interaction entre l'autodéfinition des membres et la définition des autres groupes »<sup>14</sup>.

Le cas s'est également présenté chez les étudiants d'ethnicité hispanique s'identifiant à la catégorie raciale afro-américaine. On trouvera ci-après l'extrait d'un entretien effectué auprès d'un étudiant panaméen-costaricain, né aux États-Unis, pour qui l'adhésion à un club hispanique fut le moyen de faire reconnaître son identité.

I consider myself as Black-Latino. I am Black and my ethnicity is panamean-costarican. Once in college, I started to think about what it means to be Black and Latino although people wouldn't consider me black because I was Spanish or they wouldn't consider me Spanish because I was Black. It was just very confusing to me. I felt like I was in between. It was hard sometimes because you always had to justify yourself. I feel like in New York, being Latino means being Dominican or Puerto Rican so when people meet somebody like me, it's sort of confusing. If you have my complexion, then people assume that you are African, period. People

---

<sup>13</sup> James E. Marcia, « Life Transitions and Stress in the Context of Psychosocial Development », dans *Handbook of Stressful Transitions Across the Lifespan*, Thomas W. Miller (Ed.), New York, Springer, 2010, p. 19.

<sup>14</sup> Immanuel Wallerstein cité dans Philippe Poutignat, Jocelyne Streiff-Fenart, *Théories de l'ethnicité*, Puf, 2012, p. 155.

don't have the concept of color line. When I started college, I started hanging out with Latinos. I stopped saying that I was African-American because I felt that it meant something that I am not even if I have African roots but for me the connotation means something quite different. Being Black comes with stigmas, it's not easy. I also think that the concept of black/latino is something that society does not accept..its two different categories. And because we are becoming more and more mixed people, people are having a hard time defining who is what. I know people who have chosen "I am Black" and not the Spanish part but as far as I concerned I think I want to melt the cultures. I have always had both cultures so I can't separate them. I am involved in the Latino Club that's true, but I also attend some events from the Afro-american club just to show that being black and latino is something that does exist.

Enfin, cette instrumentalisation de l'adhésion à une association ethnique s'est présentée de manière très fréquente au sein de la communauté estudiantine afro-américaine. Il convient de préciser que la plupart des universités américaines proposent des associations dites « *african-american* » et d'autres spécifiquement « *african* ». Ces dernières sont majoritairement composées d'étudiants internationaux venant de pays d'Afrique mais également d'étudiants américains d'origine africaine issus des récentes vagues d'immigration. L'ouvrage de Msia Kibona Clark montre de manière très claire les différences en matière d'identification au groupe chez les « nouveaux africains américains » :

Many Africans, especially first-generation African immigrants are often not enthusiastic in claiming an African American identity. [...] Many hyphenate their identity to indicate their country of origin-“Nigerian-American”, or “Ghanaian-American”, etc. These are often Africans who were born and raised in Africa but are now U.S citizens. [...] A 2005/2006 survey I conducted of people of African descent in the Washington, D.C area showed interesting identification patterns. [it] shows how first-generation African immigrants and those who were born in the U.S to at least one African parent self-identified as African. While those born in the U.S to at least one African parent favored an African identity, a significant number identified themselves as African American [...] <sup>15</sup>.

Au cours de nos entretiens, de nombreux étudiants afro-américains appartenant à la première, seconde voire troisième génération, ont déclaré refuser de s'assimiler à une association afro-américaine car ils estimaient ne pas avoir de points communs avec ces derniers, comme en témoignent ces extraits d'entretiens :

---

<sup>15</sup> Msia Kibona Clark, « Questions of Identity among African Immigrants in America » dans *The New African Diaspora*, Edité par Isidore Okpewho et Nkiru Nzegwu, Indiana University Press, p. 264 et 268

-In regards to African-Americans there's definitely a cultural disconnect and that is why I would not get involved with the Black Student Union. They have been here for generations. There is an underlying battle. Growing up, I would hear my elders face resentment from native blacks for taking their jobs. I feel as though they have different ideologies and values than us, so I don't have many of them as friends or enter in relationships with them. (*African Student Association, University at Buffalo*)

-There's not much interaction between us. This probably has to do with stereotypes from both sides actually. I have heard Africans saying that African-Americans are not trustworthy. But I have also heard African-Americans saying that we are elitists and not fun to be around. (*African Student Union, Syracuse University*)

Le fossé socioculturel qui visiblement sépare les « Africains » et les « Africains-Américains » semble ici avoir une influence sur leur identification ethnique ainsi que sur le choix en matière d'adhésion à une association étudiante comme nous le confirme Konaté Kangbai, auteure d'une thèse portant sur les processus identitaires au sein la communauté noire, aux États-Unis :

Les Noirs américains qui, pour la grande majorité, n'ont jamais voyagé en Afrique, tendent à avoir du continent noir une image idéalisée, quasi exotique. En outre, ni les médias, ni les pratiques afrocentristes ne leur permettent de se constituer une image réaliste de l'Afrique. De leur côté, les Africains se tiennent éloignés des Noirs américains en raison, d'une part, des préjugés en circulation sur les natifs noirs et, d'autre part, parce que nombre de ces immigrants sont principalement en contact avec d'autres Africains. [...] La perception que ces deux groupes ont l'un de l'autre est assez divergente : les Noirs américains ne voient pas l'Afrique en général à travers les yeux des Africains, mais à travers les stéréotypes véhiculés par les médias et par les doctrines afrocentristes. Les Africains voient les Noirs américains à travers le prisme des médias et d'une certaine culture populaire qui n'exprime qu'une facette souvent déformée de la communauté noire. [...] Ces immigrants noirs sont soumis à une double pression : d'une part, ils vivent dans une société où de nombreux stéréotypes négatifs sont véhiculés sur le « Noir » – personnifié par les Africains américains – et, d'autre part, pour faire mentir ces stéréotypes, ils tentent de réussir socialement et de mettre l'accent sur leurs spécificités culturelles afin de se distinguer des Noirs américains. Les stigmates reposant sur ces communautés noires sont tels, qu'à ce jour, il paraît difficile d'envisager avec optimisme leur totale intégration dans la société américaine<sup>16</sup>.

À travers ces deux cas d'étude, on constate à quel point l'association ethnique représente bien plus qu'une simple sphère identitaire. On observe également que les

---

<sup>16</sup> Konaté Kangbai, « La place et l'utilisation de l'Afrique dans le processus identitaire des Noirs américains : discours interprétatif et négociation culturelle », thèse de doctorat de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 2002, p. 13-14.

processus identitaires s'établissent à travers un jeu de dualité entre l'individu et l'extérieur.

### ***Conclusion***

Au fil de notre argumentaire, nous avons tenté de montrer en quoi l'Université constituait un espace de construction identitaire sans égal, particulièrement pour les étudiants issus des minorités. Cette étude a également permis de comprendre que la construction identitaire des étudiants issus des minorités reste avant tout un processus hautement dynamique et surtout relationnel pouvant être activé de manière stratégique, selon l'environnement et les circonstances. Bien qu'il ne faille pas surestimer le poids du développement identitaire *ethnoracial*, bien qu'il existe d'autres schémas identificatoires possibles (genre, religion, centres d'intérêts *etc.*), nous ne pouvons manquer de conclure cette étude en soulignant la prégnance des identités ethnoraciales dans un contexte universitaire multiculturel.

**Clémentine Berthélémy**  
Université Aix-Marseille (LERMA)

***Mots-clés :*** *diversité, université, associations, vie estudiantine, minorités ethniques, constructions identitaire.*

## **Bibliographie**

Anna M. Ortiz, Silvia J. Santos, *Ethnicity in College*, Sterling, Stylus, 2009.

Arthur W. Chickering, Linda Reisser, *Education and Identity*, San Francisco, Jossey-Bass Publishers, 1993.

Beverly Daniel Tatum, *Why Are all Black Kids Sitting Together in the Cafeteria?*, Basic Books, New York, 1997.

Erik Erikson, *Adolescence et Crise : La Quête de l'Identité*, Flammarion, 1978.

James E. Marcia, « Life Transitions and Stress in the Context of Psychosocial Development », dans *Handbook of Stressful Transitions Across the Lifespan*, Thomas W. Miller (Ed.), New York, Springer, 2010.

Jeffrey Jensen Arnett, « Emerging Adulthood: A theory of Development From the Last Teens Through the Twenties », dans *American Psychologist*, vol. 55, n°5, mai 2000.

John Kucsera, Gary Orfield, « New York State's Extreme School Segregation: Inequality, Inaction and a Damaged Future », The Civil Rights Projects, mars 2014.

Konaté Kangbai, « La place et l'utilisation de l'Afrique dans le processus identitaire des Noirs américains : discours interprétatif et négociation culturelle », thèse de doctorat de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 2002.

Miller McPherson, Lynn Smith-Lovin, James M. Cook, « Birds of a feather: Homophily in Social Networks », dans *Annual Review of Sociology*, vol.27, 2001.

Philippe Poutignat, Jocelyne Streiff-Fenart, *Théories de l'ethnicité*, Puf, 2012.

